

Collection Cadastres

Et me voici
soudain
en train
de refaire
le monde

Nicole Brossard

MÉMOIRE
D'ENCRER 

Et me voici
soudain en train de
refaire le monde

Nicole Brossard

Mémoire d'encrier reconnaît l'aide financière
du Gouvernement du Canada
par l'entremise du Conseil des Arts du Canada,
du Fonds du livre du Canada
et du Gouvernement du Québec
par le Programme de crédit d'impôt pour l'édition
de livres, Gestion Sodec.

Mise en page : Lupe Pérez
Couverture : Étienne Bienvenu
Dépôt légal : 3^e trimestre 2015
© Éditions Mémoire d'encrier
ISBN 978-2-89712-324-6 (Papier)
ISBN 978-2-89712-326-0 (PDF)
ISBN 978-2-89712-325-3 (ePub)
PN241.B76 2015 418.04 C2015-941728-7

Mémoire d'encrier . 1260, rue Bélanger, bur. 201
Montréal . Québec . H2S 1H9
Tél. : 514 989 1491 . Téléc. : 514 928 9217
info@memoiredencrier.com . www.memoiredencrier.com

Et me voici
soudain en train de
refaire le monde

Nicole Brossard

DANS LA MÊME COLLECTION

Sotto l'immagine, Nathanaël

Aimé Césaire. La part intime, Alfred Alexandre

Chaophonie, Frankétienne

Comment enseigner la mort à un robot?,

Bertrand Laverdure

Je me suis multiplié pour m'éprouver.
Álvaro de Campos

*Qu'est-ce qu'un poète,
si ce n'est un traducteur, un déchiffreur ?*
Baudelaire

*La littérature tire sa vie de la traduction,
tout nouveau bouleversement.
Toute renaissance se fait à partir
de la traduction; ce qu'on appelle
grand siècle de la poésie est d'abord
un grand siècle de la traduction.*
Ezra Pound

Pourquoi la traduction n'est-elle pas un sujet comme un autre, je veux dire en quoi prédispose-t-elle à une authentique ferveur du sens, allant parfois jusqu'au débat, comme si en chaque mot se cachait un enjeu de vie, une vision du monde miniaturisée?

Je ne suis pas traductrice. Certes, il m'est arrivé de traduire quelques poèmes irlandais, américains ou canadiens pour des numéros spéciaux de revue littéraire. Jusqu'à tout récemment,

je ne comprenais pas pourquoi on me demandait si je traduais moi-même mes poèmes, comme si cela avait été une insulte, sous-entendu: aucun traducteur ne s'intéresse à vos textes? Ou encore: un bon et humble poète ne se traduit pas lui-même. En fait, mon rapport à la traduction passe en grande partie par la fiction et par la fascination que j'ai pour cette activité qui selon moi relève des mêmes circuits affectifs et associatifs que la création. Aussi m'arrive-t-il de projeter sur la traduction des réflexions élaborées en pensant à la création littéraire.

Il y a sans doute plusieurs façons d'approcher la traduction; pour moi, c'est interroger les rouages des mots, de la pensée, des images et du sens, et s'imbiber des dérives rêveuses que suscite toute lecture dite littéraire. C'est aussi aborder le contour culturel de la langue, l'identité et une certaine pratique de la pensée. Pour tout dire, c'est faire valoir l'état de virtualité constante dans lequel nous vivons, état qui multiplie les possibilités d'intelligence et d'émerveillement devant la vie.

Émerveillement non pas parce que la vie est nécessairement belle, mais parce que la vie est complexe, variée et suffisamment mystérieuse pour que nous développions à son égard un attrait autre qu'instinctif.

Chaque traduction d'une œuvre littéraire est un rempart contre l'ethnocentrisme. Tout comme la création, la traduction protège l'humanité contre sa propre érosion, car elle est une garantie de circulation, de dialogue et de renouveau dans l'espace et le temps. Chaque traduction est aussi une allumeuse potentielle de désir, de mémoire, de comparaison et d'imagination.

Traduire est un moyen privilégié d'entrer dans l'univers de sa propre langue et de pouvoir l'explorer dans toutes les directions en traversant le paysage de ses origines et ses grands scénarios historiques: ses régionalismes, sa modernité, ses timidités, son arrogance, ses grandes colères et toujours, toujours la rutilance de ses milliers de petites inventions qui, rieuses ou même cyniques, donnent du plaisir.

Il y a dans la traduction une pratique extrême de cet acte dit de lecture qui, soyons honnêtes, est d'une puissance réelle pour ce qui est de stimuler et de renouveler notre vie intérieure. Toute traductrice, tout traducteur est d'abord une lectrice, un lecteur, c'est-à-dire quelqu'un qui fait entrer dans son monde intérieur un autre monde avec ses mystères, ses ambiguïtés, ses fulgurances, ses zones dangereuses.

*Difficile, en effet, la traduction.
On ne sait si on a le droit d'imaginer.*
Yves Bonnefoy

LA RESPONSABILITÉ

Comme en tout domaine, la responsabilité est de mise lorsqu'il s'agit de produire, de construire, de transmettre du sens. Le sens est par définition ambigu. Il est souvent le produit d'un malentendu, d'un accident de parcours, de l'ignorance. Le sens est aussi le centre vivant du désir. Le désir le renouvelle, le trompe, le précise. La vie va naturellement dans toutes les directions et ce n'est que par un effet de volonté, de décision impérative qu'on arrive à canaliser l'entendement que nous avons de la complexité du sens et de la charge d'énergie virtuelle qu'il contient.

Le sens de la responsabilité varie selon les âges, les fonctions, la morale et le décor culturel qui donnent aux choses un éclairage spécifique, disons un éclairage d'époque. La responsabilité en traduction est-elle élastique?

Je conçois les textes traduits en langue française comme faisant partie de la matière intrinsèque de la création en langue française parce que le savoir-être de l'autre, dans son paysage linguistique, ses mises en scène existentielles et cognitives, excite mon propre savoir-être lorsqu'il s'immisce dans le centre blanc de ma langue. De cela je ne peux me passer.

Poésies de langue française, 144 poètes d'aujourd'hui, Paris, Seghers, 2008.

La traduction est-elle exempte de censure, est-elle susceptible de faire de l'éthique sur le dos du texte? Un traducteur conventionnel peut-il hausser le niveau d'un texte ordinaire? Jusqu'où peut-on aller dans l'originalité sans que traduction devienne transformance? Au-delà de quel degré de conformisme une traduction perd-elle de sa vivacité, de son énergie?

Comment savoir où commence l'audace, où se glisse l'erreur, où s'infiltré la banalité sémantique sous couvert d'un vocabulaire pourtant convenable?

Double personnalité, dirons-nous: je te lis dans une langue étrangère, je t'emporterai avec moi dans ma langue maternelle. *Je est toujours un autre* en devenir. Que ferai-je de toi une fois que tu seras entrée dans mon univers? Irons-nous quelque part ensemble? Jusqu'où?

Voilà qui me permet, avant d'aborder la question de la traduction de la poésie, de dire quelques mots sur ce que j'appellerai les cercles d'intimité qui s'offrent dans la mise en œuvre d'une traduction. Intimité par rapport à la connaissance

que l'on a de l'œuvre, de l'auteur, de sa biographie et de ses repères idiosyncrasiques. Intimité aussi par rapport aux affinités identitaires, esthétiques, idéologiques, sexuelles, ethniques. Certes, ces complicités n'ont pas à être nommées. Disons simplement qu'elles motivent souvent l'attirance vers les textes et le désir de les traduire.

LES CERCLES D'INTIMITÉ, LES AFFINITÉS ET LE CONFORT

La traduction s'inscrit dans un espace non seulement linguistique, mais affectif. Qui traduit se tient tout près, à moyenne ou à longue distance de l'auteur et de son univers. Il y a des cercles de proximité, disons d'affinité et de confort avec les œuvres. Le bon traducteur est-il celui qui peut se rapprocher jusqu'au point zéro de l'intime? Un maximum de proximité est-il garant de réussite pour une traduction? Nous le savons, il n'y a pas de règle. Est-ce la connaissance de la langue, est-ce l'intuition, est-ce l'expérience, une courte

ou une longue fréquentation de l'œuvre qui assure la réussite d'une traduction?

Je parle de ces cercles d'intimité en pensant aux conversations que j'ai eues avec une traductrice qui, lorsqu'elle devait trouver une solution, savait où chercher dans l'univers de ma poésie et avait en tête un lexique idiosyncrasique des thèmes récurrents dans mes écrits. Comme elle avait une grande connaissance de mon cheminement féministe et de mes textes lesbiens, elle n'hésitait pas à recourir aux mots qui faisaient basculer le texte dans l'amour et la solidarité des femmes ainsi qu'à tout ce qui pouvait suggérer un élan de vie. Il y avait donc la possibilité pour elle de pénétrer plus au cœur du cercle d'intimité en partie à cause de la connaissance qu'elle avait de mes textes, mais aussi à cause de l'investissement personnel qu'elle avait fait de ces mêmes textes. Chacun et chacune sait ce que signifie investir un texte, une œuvre, c'est-à-dire s'y engouffrer comme s'il s'agissait d'une question de vie ou de mort, un espace si troublant qu'on ne

M.L.: Je peux vous reprocher ce qui existe dans votre livre.

L.A.: De quel droit?

M.L.: De vous lire me donne tous les droits.

L.A.: Mais, traductrice, vous n'en avez aucun. Vous avez choisi la tâche difficile de lire à rebours dans votre langue ce qui dans la mienne coule de source.

M.L.: Mais lorsque je vous lis, je vous lis dans votre langue.

L.A.: Comment pouvez-vous me comprendre si vous me lisez dans une langue et trans-
posez simultanément dans une autre ce qui ne peut adéquatement trouver
place en elle? Comment croire un instant que les paysages qui sont en vous
n'effaceront pas les miens?

M.L.: Parce que les paysages vrais assouplissent en nous la langue, débordent le
cadre de nos pensées. Se déposent en nous.

Dialogue entre la traductrice Maude Laures et l'auteure Laure Angstelle (fictives)
dans *Le Désert mauve*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1987; Montréal, Typo, 2010.

peut le quitter tant il se confond avec notre sens du réel et renouvelle la perception intime que nous en avons, notre intuition du vrai et du faux ainsi que l'ivresse des mots. Or il y a sans doute tout un monde entre lire dans les pensées de l'auteur et s'y projeter.

La rencontre née d'une lecture intense altère, confirme, renouvelle notre façon de voir et de ressentir la réalité. Il y a des attitudes et des comportements envers le texte et son sens qui relèvent d'une attirance et d'une intention, parfois d'une posture esthétique. Il me semble en avoir identifié quelques-unes:

L'approche dite nulle:
le sens tel quel

L'approche identitaire:
le sens désiré

L'approche ludique permissive:
le sens ubiqué

L'approche interactive responsable:
le sens réinventé

L'approche interactive libre:
l'écriture de la réécriture

Collection Cadastres

Nous habitons « des ancêtres imaginaires »,

« un vouloir obscur », des idées qui font
de nous des êtres de feu, de désir et de folie.

Trop d'opinions et de slogans encombrant
nos vies. Nous sommes en quête de la pensée qui
déborde. La pensée qui détourne le calendrier
des faits et gestes. Cadastres, ni arpentage,
ni registre, mais plutôt une présence,
la pensée tenace et miraculeuse
de l'être debout.

Et me voici soudain en train de refaire le monde

J'ai toujours été fascinée par la traduction parce qu'elle témoigne de la complexité du sens qui engendre notre relation au monde, à autrui et à l'usage même que nous faisons de ce grand ensemble sonore et écrit que nous appelons notre langue...

Nicole Brossard pose un regard singulier sur la traduction et ses résonances vibratoires. Dans *Et me voici soudain en train de refaire le monde*, elle observe diverses approches en traduction. Pris dans le tourbillon entre langues et sens, celle ou celui qui traduit invente son monde par cet exercice de liberté, de vérité et de souveraineté qui, à la fois, convoque et questionne l'altérité, la solidarité et le vivre-ensemble.

Poète, romancière et essayiste, Nicole Brossard est née à Montréal en 1943. Elle tisse depuis un demi-siècle un parcours d'influence signifiante, une œuvre belle, rebelle, féministe, résolument engagée.

